

Les interprètes visuels

Ou comment communiquer avec les sourds

Quatre vraies passionnées de leur travail ont accepté de nous parler de l'univers fascinant de la langue des signes du Québec (LSQ) utilisée par les sourds et les malentendants. Qu'on ne s'y méprenne pas : la langue des signes n'est pas un langage, mais une langue reconnue par les linguistes, avec son vocabulaire et ses règles de grammaire.

Comment devient-on interprète visuel ? Louise Schmidt et Diane Rodrigue sont de la « vieille école » et ont appris sur le tas, tandis que Julie Boucher et Line Larivière ont pu bénéficier de la reconnaissance officielle de la langue en 1980 au Québec et suivre des cours à l'Institut Raymond-Dewar et obtenir un certificat en interprétation visuelle à l'UQAM, avant de travailler au cégep du Vieux-Montréal.

Peu importe leur formation ou leur expérience, les interprètes, majoritairement des femmes, apprennent et évoluent constamment. Non seulement elles doivent maîtriser suffisamment le contenu des cours qu'elles traduisent pour les élèves sourds, mais elles doivent aussi fournir un effort mental constant qui exige beaucoup de concentration.

Pour bien communiquer l'information, l'interprète doit d'abord saisir le sens du message, ce qui signifie qu'elle est toujours en décalage par rapport au professeur. Quand l'élève veut intervenir, l'interprète doit aussi traduire le message de la LSQ au français.

Les défis intellectuels sont nombreux dans cette profession, mais les interprètes s'entraident beaucoup et se consultent lorsqu'elles font face à un défi. Comment interpréter de nouveaux mots, certaines expressions plus abstraites, des termes anglais ou des jeux de mots ? Le terme *courriel* par exemple a un nouveau signe parce qu'il est utilisé couramment. Pour le terme ADN le signe utilisé représente une spirale de gènes. Quand on parle de phénoménologie, l'interprète devra transmettre le sens du concept. Pour une expression comme « passer du coq à l'âne », l'interprète transmettra l'idée derrière l'expression.

Pour les expressions anglaises, les choses se compliquent encore plus. Comme la langue est partie intégrante de la culture, il existe presque autant de langues des signes que de langues. Les anglophones sourds apprennent l'American Sign Language (ASL) et sont regroupés avec un professeur anglophone. Ils reçoivent les services d'interprétation de l'anglais à l'ASL. Dans certains cas, l'interprète doit maîtriser à la fois le français, l'anglais, la LSQ et l'ASL.

En plus de bien maîtriser la matière, les interprètes doivent aussi s'adapter au débit et au ton de voix des professeurs et des élèves qui interviennent dans la classe. Parfois, c'est tout un défi puisque l'interprète doit transmettre le maximum d'information à l'élève malgré les bafouillages, les erreurs de français, les

anglicismes, les hésitations, etc. Les homonymes peuvent aussi représenter un défi. Une interprète utilisait l'exemple des nuances entre deux termes comme *romantique* et *Rome antique*. La profession d'interprète demande une solide culture générale et d'excellentes capacités mentales.

Être interprète exige également beaucoup d'efforts physiques puisque les membres supérieurs du corps sont surutilisés par rapport au reste du corps. D'ailleurs, le syndicat et la partie patronale du CVM ont mis sur pied un comité de santé et de sécurité du travail, car les blessures sont fréquentes dans cette profession. Le comité a mis en place un programme d'échauffements et d'étirements et a demandé des chaises ergonomiques pour diminuer les risques de blessures et permettre aux interprètes de prendre des micro-pauses pendant leurs prestations.

Les interprètes parlent avec leur corps et doivent aussi transmettre les émotions. Si dans un cours de psychologie, par exemple, on parle d'une situation conflictuelle dans un couple, l'interprète devra interpréter la situation un peu comme un acteur, en transmettant l'émotion conflictuelle. Mais si le professeur est terne et monocorde, l'interprète le sera aussi...

Bref, on comprend que la profession d'interprète visuel est très exigeante mentalement et physiquement. Mais après avoir discuté avec des passionnées de leur travail, on comprend aussi que c'est grâce à ces personnes si les études supérieures sont devenues accessibles aux sourds et aux malentendants.

Véronique Brouillette
Conseillère, CSQ



PHOTOS JEAN-FRANÇOIS LEBLANC



La langue des signes n'est pas un langage, mais une langue reconnue.